

Victor Hugo

Carnets d'amour à Juliette Drouet

Édition de Jean-Marc Hovasse, Arnaud Laster,
Florence Naugrette, Charles Méla, Danièle Gasiglia-Laster



**Carnets secrets
d'une passion**
réunis pour la première fois

folio
classique

COLLECTION
FOLIO CLASSIQUE

Victor Hugo

Carnets d'amour à Juliette Drouet

*Édition de Jean-Marc Hovasse,
Arnaud Laster, Florence Naugrette,
Charles Méla et Danièle Gasiglia-Laster*

Gallimard

© Éditions Gallimard, 2022.

Couverture : Artiste inconnu, Portrait de Victor Hugo, 1829. Collection particulière. D'après photo © Stefano Bianchetti / Bridgeman Images.

Alphonse-Léon Noël, Portrait de Juliette Drouet, vers 1832. D'après photo © Tallandier / Bridgeman Images.

LES MOTS D'AMOUR

L'amour se cristallise dans des mots d'amour comme ceux que Victor Hugo a, certains soirs, laissés dans la chambre de Juliette Drouet, aux premiers temps de leur passion, pour qu'elle les lût avant de s'endormir ou à son réveil et en occupât sa pensée. L'amour a son langage, où se répète obstinément un « je t'aime » qui a valeur de talisman, énonciation performative, comme un engagement réitéré où se scelle une union dans un présent d'éternité qui défierait l'avenir.

Je t'aime, c'est la fin et c'est le commencement.
C'est tout.

(Carnet rouge, à la suite du 28 mars, p. 60.)

Roland Barthes isolait ce syntagme, « je t'aime », au cœur du calligramme qui lui servait de table des matières en quatrième de couverture de son livre Fragments d'un discours amoureux¹. Mais il y a

1. Dans l'édition de 1977 au Seuil, Roland Barthes propose une suite de figures (« au sens gymnastique », non rhétorique) du discours amoureux qui s'alignent à la suite par ordre alphabétique

Les mots d'amour

mille manières de le dire, de façon singulière, qui font aussi la différence pour toucher le cœur de l'autre, car c'est une affaire d'âme : l'amour entre deux êtres va de l'âme à l'âme, dont le mot même d'amour semble porter la résonance. La lettre de Juliette à son Victor bien-aimé du 20 septembre 1833, sept mois après leur première nuit d'amants, le dit, et dit l'essentiel avec noblesse, de façon poignante :

Ce qu'il faut considérer avant tout *c'est moi, moi avec toi*. La responsabilité qu'il faut que tu acceptes est vis-à-vis de moi seulement. Elle est tout intérieure et d'âme à âme – Si tu la repousses, je mourrai, c'est bien vrai, je mourrai car ma vie c'est toi, c'est ta présence. Je ne respire que par ta bouche, je ne vois que par tes yeux, je ne vis que dans ton cœur – Je mourrai si tu m'ôtes toi –

L'écho nous en revient de loin, de cette fin du XII^e siècle où Marie de France écrivait, jouant des harmoniques « en belle langue française » (amour/mourir, triste-ram[eau]) :

*De Tristram e de la reïne,
De lur amur que tant fu fine [...] ¹
Puis en mururent en un jur¹.*

L'histoire en était contée dans le « lai du Chèvre-feuille » que la fiction attribuait au héros lui-même,

dans la table des matières, mais se disposent graphiquement en dessin au dos du livre, depuis « S'abîmer » jusqu'à « Vouloir-saisir », se dilatant puis se contractant à deux reprises et resserrées au centre autour du seul syntagme : « Je-t-aime ».

1. Voir l'édition bilingue de Philippe Walter des *Lais* de Marie de France, Folio classique, 2000 et 2020, p. 318-325.

Les mots d'amour

Tristan, nouvel Orphée, qui « savait jouer de la harpe ». Qu'y disait-il, lui qui « ne pouvait vivre sans elle » ?

Il en était d'eux comme du chèvrefeuille
qui s'enroulait autour du coudrier ;
une fois qu'il s'y est enlacé
et qu'il s'est attaché au tronc,
ils peuvent longtemps vivre ensemble.
Mais ensuite, si on cherche à les séparer,
le coudrier meurt aussitôt
et le chèvrefeuille de même.
« Belle amie, il en est ainsi de nous :
ni vous sans moi, ni moi sans vous ! »

Dans Les Chants du crépuscule, poème XXII, l'un des deux premiers publiés dans l'œuvre de Hugo sous le nom de « Chanson », un rythme merveilleusement impair porte ces vers que les musiques de Liszt, Franck, Saint-Saëns, Fauré, entre autres, ont repris à l'envi :

S'il est un charmant gazon
 Que le ciel arrose,
Où brille en toute saison
 Quelque fleur éclore,
Où l'on cueille à pleine main
Lys, chèvrefeuille et jasmin,
J'en veux faire le chemin
 Où ton pied se pose !

C'est le poème que Juliette a choisi pour clore le Cahier de l'anniversaire qu'elle avait elle-même composé et copié de sa main, en intercalant d'autres

Les mots d'amour

pièces, pendant le premier semestre 1835, à partir de deux des trois carnets d'amour, où pendant les deux premières années de leur liaison, 1833 et 1834, son amant consignait une pensée, un mot d'amour, en la quittant endormie. Elle a daté ainsi le poème dans le cahier : « Nuit du 18 février 1834 anniversaire » (en souvenir de leur première nuit du 16-17 février 1833). Sa version comporte une variante, églantine au lieu de chèvrefeuille, lequel est retenu par Hugo dans le poème publié, que nous situerions volontiers dans notre anthologie amoureuse dans la compagnie du Tristan (pour les deux plantes inséparables) et dans celle de Ronsard (pour les rimes de la rose). La dernière strophe nous renvoie à la lettre de Juliette :

S'il est un rêve d'amour
 Parfumé de rose,
Où l'on trouve chaque jour
 Quelque douce chose,
Un rêve que Dieu bénit,
Où l'âme à l'âme s'unit,
Oh ! j'en veux faire le nid
 Où ton cœur se pose !

Ce qui va de l'âme à l'âme passe par le regard que privilégiait Hugo dans la relation amoureuse, comme en témoigne ce passage des Misérables :

On a tant abusé du regard dans les romans d'amour qu'on a fini par le déconsidérer. C'est à peine si l'on ose dire maintenant que deux êtres se sont aimés parce qu'ils se sont regardés. C'est pourtant comme cela qu'on s'aime et uniquement

Les mots d'amour

comme cela. Le reste n'est que le reste, et vient après. Rien n'est plus réel que ces grandes secousses que deux âmes se donnent en échangeant cette étincelle¹.

Et dans son petit carnet rouge, s'inscrivant dans la longue tradition romanesque qu'illustre la phrase de Flaubert « Leurs yeux se rencontrèrent² », il écrit à la suite du 12 mars :

Le jour où ton regard a rencontré mon regard pour la première fois, un rayon est allé de ton cœur au mien, comme de l'aurore à une ruine.

(Carnet rouge, p. 54-55.)

Ainsi « je t'aime » se déploie-t-il en poésie comme un rêve d'amour :

Oui, rêver c'est encore plus doux que penser. Les rêves font tout ce que nous voulons. En rêve, je te vois où tu devrais être, reine, ange, dans un palais, au ciel !

(Carnet rouge, 21 avril, 1 h et demie du matin, p. 86-87.)

Que l'amour ne se conçoive pas sans les mots pour le dire, est une chose : il est électivement un effet de la parole (Juliette admirait le génie de Hugo, pensée et verbe réunis), et la trace qui en subsiste au-delà des cendres est la lettre d'amour (que la

1. *Les Misérables*, IV, III, 6, éd. Yves Gohin, Folio classique, t. II, p. 212 ; passage cité par Jean-Marc Hovasse dans *Victor Hugo*, t. I, Fayard, 2001, p. 586.

2. Reprise en titre par Jean Rousset dans un livre sous-titré « La scène de première vue dans le roman », José Corti, 1989.

fureur n'aurait pas brûlée¹). En témoigne le quintil (strophe de cinq vers fondée sur deux rimes) recueilli dans le Cahier de l'anniversaire, qui servit, selon son vœu, d'épithaphe à Juliette, après avoir été mis en dédicace sur l'exemplaire sur grand papier de Lucrece Borgia, la pièce de leur première rencontre, que lui offrit Hugo en janvier 1835 :

Quand je ne serai plus qu'une cendre glacée,
Quand mes yeux pour jamais* seront fermés au
jour, (*var. fatigués)
Dis-toi, si dans ton cœur ma mémoire est fixée :
— Le monde a sa pensée,
Moi, j'avais son amour.

Mais la poésie est, de l'amour, la création continuée, renouvelée, sa floraison, sa nouvelle vie imaginaire, au fil des comparaisons, des métaphores, des trouvailles de mots ou de pensées. Hugo en est le trouveur sans pareil, et leur liaison dura cinquante ans, lettres, dédicaces ou envois à l'appui. « À votre ombre et dans votre lumière », peut-on lire, écrit à l'encre noire, sur la page de faux titre du premier tome de l'édition originale des Travailleurs de la mer, publié à Bruxelles en 1866 (exemplaire de la Bibliothèque Jean Bonna) : ombre protectrice de « l'ange qui a ma vie sous ses ailes » et qui est inséparablement « toute ma lumière », les termes

1. Un soir d'octobre 1833, exaspérée par une nouvelle scène de jalousie de son amant, Juliette brûla les lettres qu'il lui envoyait depuis huit mois ; et Hugo de lui écrire :

« Tu as brûlé mes lettres, ma Juliette, mais tu n'as pas détruit mon amour » (voir Jean-Marc Hovasse, *Victor Hugo*, t. I, *op. cit.*, p. 598).

Les mots d'amour

contrastés y sont unis en une même formule, resserrés dans l'oxymore propre à l'esthétique et à la vision hugoliennes, de « l'ombre rayonnante » (lettre de Hugo à Juliette du 20 février 1849).

Les mots qui emportent le rêve touchent l'objet aimé s'ils valent comme une attention délicate au désir de l'autre dans l'intention de lui faire plaisir, tel un cadeau qui le distingue comme unique. Quand les amants se retrouvent à Brest le 9 août 1834 au sortir de la crise qui provoqua la fuite de Juliette en Bretagne le 2 août, Hugo lui écrit dans le troisième carnet, dit « Agenda » :

Après une journée de brume et d'orage, nous venons d'avoir un beau jour. Le ciel et la mer, tristes et gris pendant notre séparation, se sont faits bleus et sereins pour te sourire avec moi.

(Agenda, Brest – 9 août, p. 139-140.)

Il avait noté l'année précédente, au début du petit carnet rouge : « Un soupir qui implore un sourire, voilà tout l'amour » (p. 180). Nul doute que le petit mot du 9 août, en convoquant l'infini du ciel et de l'océan pour lui dire son amour, lui gagnait son sourire en retour. « Rien n'est plus réel que ces grandes secousses que deux âmes se donnent en échangeant cette étincelle », écrira-t-il plus tard dans Les Misérables (nous soulignons) : « réel » parce que le corps est ici en jeu, vibre, que les yeux se rencontrent ou que les mots bien « trouvés » ont touché juste et ouvert « la serrure du cœur ». Hugo désigne très bien ce qui du corps fait signe de l'âme au-delà des paroles :

Les mots d'amour

Il y a deux choses dans les yeux d'une femme, des regards et des larmes. Ce que des paroles ne pourraient dire, les regards le disent, ce que les regards ne pourraient exprimer, les larmes l'expriment.

(*Carnet rouge*, à la suite du 28 mars, p. 59-60.)

Si l'amour qui se parle et se sublime en poésie va de l'âme à l'âme, il est du même mouvement ce qui révèle (réveille) le corps à lui-même et en signe la passion et ses orages. Ce poète qui plus tard, en 1853, défendra la cause des femmes, comme en témoigne le poème « Aux femmes » (Châtiments, VI, 8) : « Quand tout se fait petit, femmes, vous restez grandes¹ », conclut son petit carnet, à la date du 3 juin 1834, par cette vision grandiose et divine, préfigurant les gouffres intérieurs de sa poésie à venir au temps de l'exil, où se profère ce qui d'une femme peut toucher à l'Infini, c'est là son mystère :

Dieu a dit à l'océan : tu n'iras pas plus loin. Il ne l'a pas dit au dévouement d'une femme.

(*Carnet rouge*, 3 juin, p. 119.)

*

De ces mots d'amour, entre tous, subsiste une précieuse relique, un petit carnet rouge, mis en vente chez Sotheby's le 10 octobre 2017 (lot 219), ainsi décrit :

1. Ce qui faisait dire à Aragon que « Victor Hugo écrivant des poèmes comme *Pauline Roland*, *Les Martyres*, *Aux femmes*, est en avant de son siècle » (J.-M. Hovasse, *Victor Hugo, op. cit.*, t. II, p. 190).

Carnet autographe, 81 pages in-16 (105 × 65 mm), datées du 8 mars [1834] au 4 juin [1834], basane grenat estampée d'un décor à la cathédrale, filet doré sur les plats, 4 passants assurent la fermeture grâce à un portemine en acier.

L'objet appartient maintenant à la collection de lettres intimes de Mme Anne-Marie Springer.

Habent sua fata libelli, « les livres ont leur propre destin ». *L'histoire qui aboutit au présent ouvrage vaut à ce titre d'être contée. Par le plus grand des hasards, c'est en effet une lettre de Juliette Drouet qui fut à l'origine de la collection de Mme Springer. Celle-ci, juste après la naissance en 1994 de sa fille, Zoé, fut émerveillée de découvrir, à l'occasion d'une vente, une lettre de Napoléon à Joséphine. Elle en conçut l'idée, neuve à l'époque, d'une collection de lettres intimes qu'elle destinerait à sa fille pour lui transmettre un témoignage de la façon dont s'exprimaient au fil des temps les sentiments¹.*

1. La collection d'Anne-Marie Springer relève d'une véritable aventure bibliophilique et éditoriale. Les lettres intimes n'étaient pas la préoccupation des bibliophiles. C'est Jean Toulet, conservateur à la Réserve des livres rares et précieux de la Bibliothèque nationale, auprès de qui fut introduite Mme Springer cherchant conseil à ses débuts, qui comprit le premier l'intérêt d'un tel projet, propre à faire bientôt resurgir dans les ventes publiques des trésors enfouis. Puis, un été à Gstaad, au début des années 2000, fut organisée par Anne Heilbronn et Jean-Baptiste de Proyart, dans la propriété de Mme Springer, une visite de sa collection par une élite de bibliophiles français. Quelque temps après, la Fondation Martin Bodmer présenta à Cologny (Genève) dans son nouveau musée conçu en hypogée par Mario Botta, une exposition

Les mots d'amour

Comme elle cherchait à Paris au printemps 1995, sans savoir où ni à qui s'adresser, un libraire, près de la place Saint-Sulpice, la dirigea vers un collègue, Alain Nicolas, qui possédait une lettre de Juliette Drouet à Victor Hugo, datée d'un « 13 août dimanche matin 11 h 1/2 ». Elle l'acheta immédiatement, commençant ainsi sa collection par une lettre d'amour, restée à ce jour inédite, dont voici la transcription :

13 août dimanche matin 11 h 1/2

Le temps est affreusement couvert mais j'espère que cela ne m'empêchera pas de te voir et je compte sur les torrents de pluie pour me débarrasser un peu la tête. En attendant je t'ai fait de l'eau de pavots pour tes pauvres yeux adorés. Comment vont-ils ? Est-ce qu'ils ne s'aperçoivent pas que cette eau leur manque tous les jours ? Tant mieux cela prouverait que tu n'en souffres plus et j'en serais bien heureuse. À propos d'heureuse as-tu vu enfin cette malheureuse femme que je t'ai envoyée ? Il paraît que le portier ne l'aurait pas laissée monter chez toi hier matin. C'est tout une histoire que je te dirai si tu as le temps de l'entendre. Je sais qu'elle doit retourner chez toi ce matin mais je crains qu'il ne soit plus temps et que son fils ne soit jugé. Du reste ce ne sera pas la bonne volonté de lui venir en aide qui lui aura manqué, car tu t'y étais prêté avec ta bonté et ta

publique qui fit date : *Lettres intimes. Collection Anne-Marie Springer*, 15 mars-20 juillet 2008, assortie d'un catalogue publié aux Éditions Textuel en 2006. L'histoire de Juliette était quant à elle devenue familière au public grâce au spectacle d'Anthéa Sogno, *Victor Hugo, mon amour*, représenté à Avignon en juillet 2009.

générosité habituelles, c'est que le bon Dieu ne l'aura pas voulu.

Je ne te dis rien de ma soirée d'hier. Qu'il te suffise de savoir que je me suis ennuyée cruellement et que sans la bienséance je me serais en allée tout de suite ou plutôt je n'y serais pas allée du tout à ce stupide Marceau.

J'espère bien en être quitte maintenant pour bien longtemps de tous ces mauvais mélodrames.

Dans cet espoir je te redemande ma culotte avec acharnement, je te baise et je t'aime de même.

Notre collègue Florence Naugrette a apporté les éclaircissements suivants. De circonstances d'abord : l'affaire de la mère et du fils qui sera jugé est évoquée dans la deuxième lettre du 17 août 1848. De date ensuite : le 13 août tombe en 1848 un dimanche... La mère s'appelait Corot et son fils avait fait partie des arrestations consécutives aux journées de juin 1848. Et encore : à cette époque, Hugo venait souvent baigner ses yeux chez Juliette, qui lui préparait une décoction d'eau de pavots. Mais à quoi faisait donc référence « ce stupide Marceau » ? À un spectacle auquel Juliette se serait rendue ? Parmi les scènes qui jouaient des mélodrames, elle fréquentait la Porte-Saint-Antoine, la Gaîté et la Porte-Saint-Martin. Florence Naugrette eut l'heureuse idée de consulter la rubrique « Spectacles » de La Presse du 12 août 1848 : la Gaîté jouait Marceau ou les enfants de la République d'Anicet-Bourgeois et Masson. La pièce avait été créée le 22 juin 1848, elle portait sur la Révolution française (Marceau est le général révolutionnaire), comme il s'en est écrit beaucoup en 1848. Un dernier détail sur le sens des

mots : culotte désigne sous la plume de Juliette un petit festin bien arrosé, une sortie au restaurant, histoire de faire bombance. Il faut comprendre que Victor lui a promis depuis plusieurs jours de l'em-mener au restaurant (l'un de leurs préférés était Les Marronniers à Bercy), demande récurrente à cette époque où, à cause de Léonie, il n'est pas très disponible pour elle. La sortie initialement prévue la veille au soir a été reportée, Victor préférant l'envoyer voir toute seule un mélodrame. Elle réclame donc qu'il lui rende ce qu'il lui a promis : aller au restaurant. Juliette, que son amant ne laissa libre de sortir seule qu'à partir de 1845, ne découvrira que sept ans plus tard une infidélité qui avait débuté en 1844, peu après la disparition tragique, le 4 septembre 1843, de sa fille Léopoldine. Jean-Marc Hovasse a finement analysé les jeux d'ombre et de lumière substitutives qui hantent la vie amoureuse de Victor Hugo :

Ange, esprit pur ou pur rayon, Léonie est bien dès le départ, dans le ciel comme dans l'alphabet, une sœur de Léopoldine. Elle la remplace comme Juliette avait en son temps remplacé Adèle [...]. La date du mariage de Marius et Cosette, reprenant celle de la première nuit de Victor et de Juliette (*Les Misérables*, V, VI, 1 « Le 16 février 1833 », Folio, II, p. 770), sera si évidemment autobiographique qu'elle dissimulera l'essentiel : que le portrait de Cosette amoureuse, avec « le rayonnement profond de ses prunelles bleues », doit à peu près tout, à l'innocence près qui était celle d'Adèle fiancée ou de Léopoldine enfant, à Léonie¹.

1. J.-M. Hovasse, *Victor Hugo, op. cit.*, t. I, p. 933-934.

L'acquisition en 2017 du précieux carnet rouge, où se partageait un amour né en 1833 sous la monarchie de Juillet, venait ainsi compléter une histoire intime que la lettre de 1848 achetée en 1995 ouvrait sur un autre chapitre, républicain celui-là, où s'ajoutait à la vie domestique ordinaire un parfum de la vie parisienne, mais qui témoignait aussi du « tendre et profond amour du peuple » d'un Victor Hugo se dévouant sans compter pour éviter aux insurgés de 1848 les condamnations, exécutions ou déportations d'une répression féroce.

Dans ce jeu de l'amour et du hasard qui anime la collection d'Anne-Marie Springer, l'une des raisons d'acheter le carnet rouge tenait au fait qu'elle possédait depuis quelques années une autre lettre, datant du 25 septembre 1873, d'un Hugo fou de douleur et d'angoisse après que Juliette, excédée par une infidélité supposée, s'était enfuie sans laisser d'adresse. Cette lettre révélatrice d'une crise majeure survenait dans leurs dernières années, quand le carnet se situait aux premiers temps de leur amour. Après Brest en août 1834, Bruxelles en septembre 1873 : 1833-1873, c'était quarante ans d'une liaison passionnée que Mme Springer reliait ainsi dans sa collection.

Aussi bien Juliette avait-elle, en 1835, imposé à son amant le devoir d'écrire tous les ans, « à la date du jour où elle s'était donnée à lui », une page dans un livre débarrassé des siennes propres pour accueillir les feuilles volantes qui y seraient

Les mots d'amour

insérées. Ce Livre de l'anniversaire, qui ne doit pas être confondu avec le Cahier de l'anniversaire, commence par ces mots dont la phrase finale est célèbre :

Le 26 février 1802 je suis né à la vie, le 17 février 1833 je suis né au bonheur dans tes bras. La première date ce n'est que la vie, la seconde, c'est l'amour. Aimer c'est plus que vivre.

Ils sont datés du 26 février 1835, son propre anniversaire. Le livre s'achève par un mot du 16 février 1882, un an avant la mort de Juliette Drouet survenue le 11 mai 1883.

Dans la préface qu'il donnait à des lettres inédites de Victor Hugo à Juliette Drouet, dont la longue lettre du 25 septembre 1873, Jean Gaudon dénouait les fils de cette crise ultime qui cachait une liaison avec Blanche Lanvin, la nouvelle servante de Juliette. Il citait pour conclure une lettre bouleversante de Juliette, du 16 octobre :

Il y a des choses qui ne se prouvent pas, mon cher bien-aimé, et qui se sentent mieux qu'avec tous les témoins et par toutes les enquêtes possibles, c'est l'amour vrai, sans bornes et incorruptible ; c'est la trahison impitoyable, permanente et lâche de la femme pour l'homme, de l'homme envers la femme et *vice versa*. Lequel de nous deux a le droit de prendre Dieu à témoin de son amour, lequel de nous deux doit s'avouer coupable dans son for intérieur ? Dieu le sait, et c'est à lui que je m'adresse dans cet infernal débat de ton amour et du mien toujours remis en question. J'ai l'âme

affolée à ce point de ne plus rien distinguer entre toi et moi. Tout ce que je sais, c'est que je ne résisterai pas longtemps à ce conflit sans cesse renaissant de mon pauvre vieil amour aux prises avec les jeunes tentations qui te sont offertes, quand, peut-être tu ne les recherches pas, ce qui n'est rien moins que prouvé¹.

« *Qui peut encore nier que cette femme, heureuse ou meurtrie, est une grande épistolière ? Que sait-elle ? que devine-t-elle ?* » Il n'importe, commentait-il, qu'à l'instar des amours du vieux Goethe avec la jeune Bettina d'Arnim, quelque chose du monde sexuel, « un infracassable noyau de nuit », comme le disait André Breton, résiste à la compréhension. Le temps, comme pour Philémon et Baucis, avait sublimé l'essentiel : « un amour vrai, sans bornes », gardant sa pureté. Juliette, admirable, en avait porté l'exigence cinquante années durant, dont douze de servitude volontaire, vécue d'abord comme une purification, une conversion, une simplicité retrouvée depuis son séjour au hameau des Metz, sur la colline qui dominait Jouy-en-Josas dans la vallée de la Bièvre, à l'automne 1834, et sept d'infidélité de Victor, découverte après coup, avec Léonie Biard, et pardonnée (1844-1851). Ces mots que l'on se dit souvent à vingt ans, rarement à quarante, jamais

1. Lettre éditée par Evelyn Blewer, citée dans Victor Hugo, *Lettres inédites à Juliette Drouet (1873)*, préface de Jean Gaudon, P. Zoummeroff, 1992. Notre regretté collègue et ami de Yale avait consacré sa thèse, *Le Temps de la contemplation*, à « l'œuvre poétique de Victor Hugo des *Misères* au *Seuil du gouffre*, 1845-1856 » (Flammarion, 1969).

Les mots d'amour

à soixante, ils se les répétaient avec la même ferveur jusqu'au seuil de leur mort. Comme dans la légende :

Ni vous sans moi, ni moi sans vous.

CHARLES MÉLA

UNE VIE À S'AIMER

Lorsque débute leur amour, au printemps 1833, Victor Hugo et Juliette Drouet ont respectivement trente et vingt-six ans. Les circonstances de leur rencontre sont banales : il est auteur dramatique, elle est actrice ; elle joue dans sa pièce, ils se fréquentent d'abord dans les coulisses du théâtre, puis deviennent amants. Il était fréquent que des auteurs aient pour maîtresses des actrices, réputées libres de mœurs. Il était plus rare que ces amours entre dramaturges et comédiennes s'installent dans la durée. Hugo ne pouvait de toute façon pas épouser Juliette Drouet : il était déjà marié, père de famille, et le divorce était alors interdit. Elle fut d'abord sa maîtresse, dans une relation passionnée dont témoignent les carnets de 1833-1834. Elle devint ensuite sa compagne de l'ombre, comme une seconde épouse, plus fidèle au poste que la première, même et surtout dans les moments difficiles. À la fin de leur vie, quelques années après la mort de Mme Hugo, dès lors qu'ils vécurent ensemble, leur vie commune, faute d'être vraiment officielle, puisque jamais ils ne se marièrent, fut ouvertement assumée.

Avant la rencontre

Leurs origines sociales ne les prédisposaient pas à se rencontrer.

Né en 1802, fils d'un général d'Empire, élevé surtout par sa mère dont le couple ne résista ni aux séparations imposées par la vie de militaire, ni aux divergences idéologiques (elle devint monarchiste et son mari resta bonapartiste), Victor Hugo reçoit une très bonne éducation classique. À l'âge de dix-sept ans, il fonde avec ses frères un journal littéraire, et, dès son enfance, compose des pièces de théâtre. L'année de son mariage avec Adèle Foucher, à vingt ans, il publie son premier recueil poétique, Odes et poésies diverses, dont l'orientation monarchiste lui vaut une pension royale. Après la mort en bas âge de leur premier-né, Victor et Adèle Hugo sont parents de quatre enfants qui les comblent de joie : Léopoldine (1824), Charles (1826), François-Victor (1828) et Adèle (1830). La petite dernière naît quelques mois après la création d'Hernani (25 février 1830), dont le succès de scandale à la Comédie-Française confirme la notoriété de Victor Hugo et la vogue du romantisme. Il n'en est pas à son coup d'essai en matière de théâtre : il a publié Cromwell et son importante préface en 1827 ; il a fait représenter, sous le nom de son beau-frère, le drame Amy Robsart, qui a chuté à l'Odéon en 1828 ; il a été scandalisé par la censure de Marion de Lorme en 1829, accepté à la Comédie-Française mais interdit pour des raisons politiques. Il a déjà

publié trois romans (Han d'Islande en 1823, Bug-Jargal en 1826 et Le Dernier Jour d'un condamné en 1829) et trois autres recueils poétiques (Nouvelles Odes en 1824, Odes et Ballades en 1826 et Les Orientales en 1829). Il espère – ambition noble et risquée – pouvoir désormais vivre de son œuvre.

L'enfance et la jeunesse de Juliette Drouet furent plus difficiles. Née Julienne Gauvain en 1806, dans le bourg breton de Fougères, près de Rennes, elle perd en très bas âge ses deux parents, artisans toiliers. Son frère est placé en apprentissage, ses sœurs à l'hospice ; elle-même, qui est la plus jeune, est recueillie par sa tante et son mari, René-Henry Drouet, militaire en poste dans la région de Brest. Ils l'élèvent comme leur fille et lui donnent leur nom. Montés à Paris en 1816, ils se séparent et placent Juliette dans un couvent du quartier des Feuillantines où Victor Hugo a passé une partie de son enfance. Elle en sort à quinze ans, inexpérimentée mais ravissante, et mène alors pendant quatre ans une vie dont elle ne reparlera jamais, mais dont Hugo reprendra des éléments pour façonner des personnages de filles perdues. On retrouve sa trace en 1826, lorsqu'elle donne naissance à Claire, reconnue deux ans plus tard par le sculpteur James Pradier. Juliette a-t-elle été son modèle ? C'est possible, mais on ne saurait l'affirmer avec certitude, d'autant que Pradier lui-même ne la mentionne jamais dans cette fonction. Elle revendique cependant la gloire d'avoir posé pour la statue de la Ville de Strasbourg, place de la Concorde, qui a été réalisée par Pradier à une date (1836) où elle ne le fréquentait plus. On a prêté à Juliette Drouet de nombreux amants. Les sources

manquent parfois pour les authentifier. On peut néanmoins être certain, traces et archives à l'appui, qu'elle fut au moins aussi la maîtresse du médecin Scipion Pinel (fils du célèbre aliéniste), qui s'endette pour elle, et du journaliste Alphonse Karr, qui fait son éloge dans les journaux et vit à ses crochets pendant la phase ascendante de sa carrière parisienne. Elle a fait ses débuts d'actrice à Bruxelles, au Théâtre du Parc, puis dans la troupe de Pierre Victor, avant de revenir à Paris. Elle est embauchée au Théâtre du Vaudeville, puis se lance avec succès dans le drame, à la Porte-Saint-Martin d'abord, à l'Odéon ensuite, qu'elle quitte pour un mystérieux séjour en Italie. Revenue en France, elle est engagée par Harel à la Porte-Saint-Martin. C'est là qu'elle rencontre Victor Hugo, pendant les répétitions de Lucrèce Borgia.

1833-1834 : les années de passion

La révolution de juillet 1830 avait entraîné l'abolition de la censure. Marion de Lorme put donc être monté. Hugo choisit de confier son drame à la Porte-Saint-Martin. L'année suivante, il retrouva la Comédie-Française, où il donna Le roi s'amuse. La pièce choqua une partie du public huppé de la première, pour son mélange accentué de sublime et de grotesque, son héroïsation du bouffon, sa critique de la personne royale, et sa dénonciation des vices de la cour. La pièce fut aussitôt interdite, par décision de police. Hugo intenta un procès au théâtre, se défendit lui-même au tribunal,

et arriva auréolé de son talent d'orateur combatif à la Porte-Saint-Martin, où il proposa sa nouvelle pièce, Lucrèce Borgia. Dans ce drame en prose qui prend pour héroïne une souveraine corrompue, lasse des méfaits qu'elle a commis, et qui cherche à protéger son fils caché, il y avait deux personnages de femme. À la grande Mademoiselle George, tragédienne de renom, revenait l'écrasant rôle-titre. À Juliette Drouet, qui avait l'habitude de jouer face à elle les jeunes premières, revenait le petit rôle de la princesse Negroni, hôtesse d'un banquet fatal aux jeunes gens qui ont offensé Lucrèce. Les souvenirs de Juliette et Victor datent leur première rencontre au théâtre de fin décembre 1832 ou début janvier 1833 ; dans un poème, lui se souvient de l'avoir déjà vue à un bal sans oser lui parler. Elle était devenue l'une des icônes de la mode parisienne, travaillant ses costumes avec recherche et raffinement. Son goût des belles toilettes et sa beauté parfaite faisaient d'elle une femme en vue, jalouée des autres actrices. Son train de vie luxueux était au-dessus de ses moyens depuis qu'elle avait repris à son compte les dettes colossales contractées pour l'entretenir par son ancien amant Scipion Pinel. En 1833, la justice est à ses trousses : elle doit rembourser ses créanciers, sous peine de voir son mobilier et ses effets saisis. Hugo l'aidera à régler ses problèmes d'argent en rachetant ses dettes au bout de quelques années.

Leurs amours commencent en février 1833, après la création de Lucrèce Borgia, immense succès. Tout au long de leur vie, ils célébreront l'anniversaire de leur première nuit, les 16-17 février, et tous

les mardis gras¹. Juliette habite alors chez son amie Laure Krafft, qui lui prête son appartement proche du théâtre, pour abriter ses amours avec Victor Hugo.

Le Tout-Paris fut vite au courant de cette romance, qui inquiéta Adèle Hugo et sa famille, bien que le couple qu'elle formait avec son mari eût déjà volé en éclats depuis trois ans. Après la naissance de leur petite Adèle, l'épouse avait dispensé son mari du devoir conjugal, comme elle s'en affranchissait elle-même, et avait pris pour amant leur ami Sainte-Beuve, qui nourrirait désormais pour Hugo un amour-haine tourmenté et envieux. Victor, qui écrirait plus tard être né à la vie une seconde fois dans les bras de Juliette, éprouvait une ivresse jusqu'alors inconnue.

Tandis que sa maîtresse se produisait sur la scène de la Porte-Saint-Martin à un rythme effréné pour gagner sa vie et payer ses dettes, il écrivit une nouvelle pièce pour ce théâtre, Marie Tudor, où il lui réservait une partition importante, toujours au côté de Mademoiselle George à qui revenait le rôle de la reine sanglante : Jane, personnage d'orpheline inspiré en partie de la vie de Juliette, y est amoureuse d'un aventurier, amant de la reine ; celui-ci la séduit pour mieux la dépouiller des richesses dont il a appris qu'elle était l'héritière. À l'automne 1833, pendant

1. Dans leur souvenir, ces deux dates se confondent. Dans la réalité, le mardi gras 1833 tombait le 19 février, jour où Hugo, invité à un bal d'artistes, y renonça pour la rejoindre. Cette date sera célébrée dans *Les Misérables*, où l'auteur situe le mariage de Cosette et Marius le 16 février 1833, dont le narrateur affirme que c'était un mardi gras.

les répétitions de Marie Tudor, Hugo et Dumas sont en rivalité auprès du directeur de la Porte-Saint-Martin. Les exigences financières pour les décors somptueux que l'auteur rêve de donner à sa pièce anglaise irritent Harel, qui craint la faillite. Une coalition se forme entre lui, Dumas et Mademoiselle George, qui vise Juliette, devenue le talon d'Achille de Hugo. Elle se sent persécutée. Épuisée, nerveuse, elle perd ses moyens le soir de la première (7 novembre 1833) : tête baissée, difficilement audible, elle chute et sera remplacée, dès le deuxième soir, par Ida Ferrier, maîtresse (et future femme) de Dumas.

Le choc est rude. Éreintée par la presse alors qu'elle était, depuis cinq ans, en constante ascension dans sa carrière, poursuivie par la justice pour ses créances impayées, elle se terre chez elle avant de réparaître dans les anciens rôles où elle avait brillé, jusqu'à la fin de son contrat à la Porte-Saint-Martin. Entre-temps, Hugo a négocié son engagement à la Comédie-Française au printemps 1834, condition sine qua non pour qu'il y donne sa prochaine pièce ; ce sera Angelo, tyran de Padoue, en 1835, où Juliette, malgré ses espérances, ne jouera aucun des deux grands rôles féminins, ni Catarina (où s'illustrera Marie Dorval), ni la Tisbe (rôle choisi par Mademoiselle Mars) qui lui ressemble tant et à laquelle elle s'identifie. Pendant les deux ans que dure son contrat de complaisance à la Comédie-Française, elle ne sera jamais distribuée, mais touchera néanmoins sa pension. Cette situation à la fois confortable et frustrante lui laisse le temps de se consacrer entièrement à son amour, d'oublier son art, et de combler Hugo. Son passé continue néanmoins de planer sur eux comme

une ombre, et motive parfois de terribles crises, car Hugo met régulièrement en doute la fidélité de sa maîtresse. Jalousie réciproque, Juliette comprenant très vite que son amour fou pour Victor, marié et père de famille, est voué à la clandestinité. D'où de violentes disputes, de la correspondance brûlée (elle détruisit, dans une crise de désespoir, les lettres que Victor lui avait adressées pendant les premiers mois) et des ruptures suivies de réconciliations. Ainsi, un mois et demi après avoir reçu des mains de Hugo le manuscrit de son récit Claude Gueux, qu'il lui offrit le 24 juin 1834 avant sa parution dans la Revue de Paris, et après quelques autres charmantes excursions, dont quelques jours passés en Normandie (du 22 au 26 juillet), Juliette prit la fuite en allant rejoindre sa sœur et son beau-frère en Bretagne. Victor l'y rejoignit et la ramena à Paris au terme d'un voyage qui fut le premier d'une longue série de grandes expéditions estivales. Au retour, il l'installa à l'automne dans une petite maison de la vallée de la Bièvre, proche du lieu où il était en villégiature chez des amis. Juliette y apprit à vivre simplement et à renoncer au luxe qu'elle avait connu depuis les débuts de sa carrière de courtisane et d'actrice. Conversion difficile, et quelque peu forcée, à une frugalité que tous deux concevaient comme une rupture définitive avec son passé, et comme une entrée dans la vie « honnête ». À la fin de ce séjour, Hugo lui loua à Paris un appartement tout proche du sien. Désormais, elle vivrait près de lui, à quelques pas de sa maison, attendant ses visites et se dévouant presque exclusivement à lui.

Une vie à s'aimer

Elle devenait comme une seconde épouse. C'est bien cela qu'on leur reprochait.

Sous la monarchie de Juillet, Hugo poursuivit sa brillante carrière littéraire : en plus de ses succès au théâtre, il avait déjà publié le roman Notre-Dame de Paris en 1831, et composa quatre recueils de poésie lyrique. Juliette découvrit en lisant Les Feuilles d'automne (1831) – parues deux ans avant leur rencontre – l'expression de son bonheur domestique au sein d'une famille dont elle ne faisait pas partie ; elle se délecta à la lecture des pièces qu'elle avait inspirées dans Les Chants du crépuscule (1835) ; elle constata que sa place était un peu moins visible dans Les Voix intérieures (1837) et dans Les Rayons et les Ombres (1840). Entre-temps, elle avait fini, non sans rébellions, par renoncer à sa carrière d'actrice. Son contrat à la Comédie-Française n'avait pas été renouvelé à son expiration en 1836. Elle eut des velléités de se réengager dans d'autres théâtres, pour ne plus dépendre de la protection d'un homme, et crut pouvoir participer à l'aventure du Théâtre de la Renaissance : elle fut engagée dans la troupe au printemps 1838, et espéra vainement jouer la reine dans Ruy Blas. Refusant les autres rôles que lui proposèrent ensuite les directeurs du théâtre, Juliette saborda sa carrière, encouragée par Victor qui redoutait pour elle les fréquentations de ce milieu théâtral où les mœurs étaient réputées libres. Il passa avec elle un pacte : contre son renoncement définitif à son art,

il promettait de l'entretenir pour toujours, et de prendre en charge les frais d'éducation de Claire, dont Pradier, marié entre-temps, ne s'occupait plus que de manière occasionnelle.

Commença alors pour Juliette une vie de recluse, à l'exception de leurs voyages d'été, où ils vivaient ensemble sans se cacher, et qui étaient sa respiration ; ceux de 1839 et 1840 donnèrent lieu à un récit qui est aussi un plaidoyer pour l'Europe, Le Rhin (1842). À Paris, Hugo la surveillait. Elle ne pouvait sortir non accompagnée, et devait l'attendre pour ouvrir son courrier. Ce régime strict s'assouplit quand il se mit à fréquenter une autre maîtresse, Léonie Biard. Sa liaison avec elle avait commencé peu après la mort accidentelle de Léopoldine Hugo, noyée dans la Seine en septembre 1843. Ce deuil terrible rapprocha les deux époux, et mit fin momentanément à la carrière littéraire publique de Victor Hugo, qui se mura dans un long silence dépressif ; après Les Burgraves, qu'il avait fait jouer à la Comédie-Française au printemps, et, qui, contrairement à ce que prétend une légende antiromantique, a attiré un public nombreux pendant trente-trois représentations, il cessa de publier, tout en continuant à composer des poèmes qu'il gardait dans ses tiroirs, et se mit à l'écriture de ce qui deviendrait Les Misérables. Il se consacrait à ses hautes fonctions d'académicien (depuis 1841) et de pair de France (le roi l'avait nommé en 1845). Juliette, pendant ce temps, avait droit à l'accompagner dans ses trajets vers la Coupole ou la Chambre, ignorait tout de sa liaison avec Léonie (jusqu'au jour où sa rivale lui enverrait les lettres qu'elle avait elle-même

reçues de Hugo depuis sept ans), attendait avec impatience les vacances d'été où ils partaient en France et à l'étranger pour de longues et passionnantes équipées. C'est elle qui écrivit la fin de leur voyage de 1843 aux Pyrénées, qui s'était terminé de manière tragique lorsqu'ils avaient appris par hasard la mort de Léopoldine en lisant le journal, à Rochefort. Trois ans plus tard, Juliette connut le même deuil, quand sa fille Claire mourut de la tuberculose.

Victor Hugo interrompit l'écriture des Misérables quand éclata la révolution de 1848. Devenu représentant du peuple sous la Seconde République, il se voua entièrement à la politique, et devint républicain à mesure qu'il votait de plus en plus souvent avec la gauche de l'Assemblée. Soutien éphémère de Louis-Napoléon Bonaparte lors de l'élection présidentielle de décembre 1848, il prit rapidement ses distances. Trois ans plus tard, il s'opposa vigoureusement à sa tentative de rester au pouvoir en révisant la constitution qui lui interdisait un second mandat consécutif. Après le coup d'État du 2 décembre 1851, Juliette – encore sous le choc de la découverte récente de son infortune –, aida Hugo à trouver des cachettes pendant les journées de résistance, lui sauva la vie – c'est ce qu'il écrirait plus tard –, et montra un dévouement sans faille. Le départ en exil permit à Victor de faire un choix définitif entre elle et Léonie, car il n'avait pas encore tranché.

Ils restèrent d'abord près de huit mois à Bruxelles, dont Hugo dut partir pendant l'été 1852 parce que son pamphlet Napoléon le Petit mettait le

Victor Hugo

Carnets d'amour à Juliette Drouet

Nous pensions avoir tout lu de Victor Hugo. Ses vers, appris par des générations d'élèves. Ses pièces, jouées par des générations d'acteurs. Ses romans, lus par des générations de lecteurs à travers le monde. Et sans doute un grand écrivain français, qui eut droit aux honneurs nationaux, appartient à chacun. Mais nous connaissons moins le Victor Hugo intime. Avant le père inconsolable de la mort de sa fille en 1843, le grand-père débonnaire en 1877, le voici en 1833, à trente ans, en amant passionné.

Cette édition regroupe pour la première fois des documents en grande partie inédits, tous conservés dans des collections privées, qui témoignent des deux premières années de l'extraordinaire relation entre Victor Hugo et Juliette Drouet. Le volume comprend également un choix de poèmes et de scènes théâtrales inspirés à l'écrivain par son amante.

Les deux carnets rédigés par Victor Hugo et le cahier tenu par Juliette Drouet sont intégralement reproduits en fac-similés et en transcription.

*« Commençons ce livre par le mot amour.
Pussions-nous le finir par le mot bonheur !*

*Ton front est un beau livre où je lis toutes ces choses profondes
que l'âme aime mieux dire avec les yeux qu'avec la voix. Avec
tout ce qu'il y a de joies dans un de tes sourires, avec tout ce
qu'il y a de délices dans une de tes caresses, avec tout ce qu'il y
a de rayons dans un de tes regards, on ferait un ciel !»*



Carnets d'amour
à Juliette Drouet
Victor Hugo

Cette édition électronique du livre
Carnets d'amour à Juliette Drouet de Victor Hugo
a été réalisée le 28 septembre 2022 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072890666 - Numéro d'édition : 364918).
Code Sodis : U31953 - ISBN : 9782072890697.
Numéro d'édition : 364921.